

## Kam ôdavi vi mala da

« n'oublie pas ce jour-là »

Le chemin coutumier tracé entre la Nouvelle Calédonie et le Larzac a connu déjà des moments très forts. Souvenez-vous : en 1988, au lendemain du drame d'Ouvéa, les Paysans du Larzac donnaient symboliquement aux Kanak une parcelle de terre et Jean-Marie Tjibaou y plantait un arbre de la Liberté. Un an après, lors de la levée du deuil de la tuerie de la grotte d'Ouvéa, Jean-Marie Tjibaou et Yéiwéné Yéiwéné étaient tués à Ouvéa, à bout portant, par Djubellí Wéa, et ce dernier immédiatement abattu par un gendarme kanak. Un mois plus tard, Marie-Claude Tjibaou, en présence de toute la communauté Kanak de Montpellier, posait la première pierre de la caselle que nous avons décidé de construire à la mémoire de Jean-Marie et "Yéyé". »

Le 12 juin dernier, nous avons reçu Marie-Claude Tjibaou, la veuve de Jean-Marie, Hnadruné Yéiwéné, la veuve de Yéyé, et Manaki Wéa, la veuve de Djubelly. Après un très long travail et de nombreuses rencontres entre les trois familles, le pardon et la réconciliation ont été scellés à Hienghène, Maré et Ouvéa. Les trois femmes ont tenu à nous faire connaître le cheminement douloureux mais nécessaire qui les a conduites à l'apaisement et qui les rend aujourd'hui porteuses d'un message de paix et d'espoir.

« Non, nous n'oublierons pas ce jour-là » Cette exhortation est extraite du livre Mawawée (la Maison de la parole), rédigé et publié après l'accomplissement du travail de réconciliation. Nous n'oublierons pas ce jour-là et nous allons tenter d'en exprimer la force et l'émotion par un chœur à quatre voix, un quatuor en quelque sorte ! Avec les paroles de Christiane, Catherine, Anne-Marie, et les photos de Gilles. Il est probable que les unes ou les autres, nous vous racontions parfois un même moment, une même expression, et c'est tant mieux sans doute. L'événement ne s'usera jamais à être répété...

Majestueuses, colorées d'élégance dans leurs larges et longues robes à fleurs, huit femmes s'embrassent en larmes sur la route de Pierrefiche, qui mène en terre kanak sur le Larzac. Marie-Claude Tjibaou, Hnadruné Yéiwéné et Manaki Wéa retrouvent d'autres femmes kanaks vivant dans la métropole.

Nous sommes là, nombreux, empoignés de silence devant ces retrouvailles. Lentement, accompagnées de leurs fils, de Daniel, le gendarme garde-du-corps de Jean-Marie Tjibaou, et de leurs amis kanak, elles s'acheminent vers leur territoire. Nous les suivons. Elles doivent être les premières à y entrer afin de nous accueillir dans la parcelle du Larzac qui leur fut donnée en 1988, au lendemain du drame d'Ouvéa. C'est une grande clairière arrondie des courbes d'une combe, entourée d'arbres, de rochers. Au-dessus de la cazelle grandit l'arbre de la Liberté planté par Jean-Marie Tjibaou. Longuement, elles s'y recueillent, pendant que dans le même impressionnant silence, nous épousons le cercle de la clairière pour vivre la cérémonie de la coutume, l'acte nécessaire qui prélude toute rencontre.

Au nom des habitants du Larzac et des amis, José (Bové) s'avance et présente le manou, tissu dans lequel sont enveloppées des offrandes. Posé sur le sol, il est déroulé. Les paroles de José, aussi, sont déroulées doucement, lentement, comme une conversation intime. Il parle de cette France qui leur a fait tant de mal, qui a tué leurs hommes, de leur courage, de leur volonté de construire un pays tel qu'ils l'entendent, de leur attachement à l'esprit et à la chair de la terre qui rend leur ardeur de vivre universelle.

Emmanuel Tjibaou prend le manou et l'emporte dans la cazelle. Il revient avec le leur. « Voilà ! » Silence. « C'est la première fois que je viens chez moi » Il évoque le chemin de la réconciliation et les gestes forts qu'elle a supposés. « Les mamans vous le diront tout à l'heure... »

C'est étonnant comme le temps, pendant tout ce temps, dans la mi-ombre mi-soleil de la clairière, n'a pas de mesure. Les enfants, eux aussi, sont posés et pris dans ce temps. Qui va rompre

la suspension pour inviter à boire et à manger ? Je ne le sais plus. Sur les tables nappées blanches, le rouge des cerises, des roses et du seringa, le vert et le noir des olives, des petits fromages et de la saucisse, le jaune orangé du melon. C'est beau comme le festin du bonheur.

Vient le temps où les "mamans" vont parler. Elles s'assoient au plus bas de la combe, à même le sol. Nous nous installons, étagés sur la pente opposée. La densité du silence et de l'attention est à l'unisson de la gravité de ce que nous pressentons venir. A voix douce et basse, à voix de confiance, Marie-Claude Tjibaou parle la première. Elle dit leurs cœurs gorgés de souffrance, le fardeau trop lourd pour leurs épaules, la longue durée qu'il a fallu pour accorder ce que la tête pensait nécessaire d'accomplir, avec le cœur qui souffrait et ne pouvait pas, pour dire oui aux demandes de pardon sollicitées par Manaki Wéa. Il fallait aussi l'accord des enfants. « Nous n'avons jamais témoigné de notre lente ascension vers le pardon. C'est avec vous, qui êtes nos frères et sœurs de la tribu Larzac, que nous le faisons pour la première fois, parce que nous vous aimons. Seul l'amour est essentiel, le reste est futilité. »

Hnadrune Yeiwéné dit aussi la même chape de pénombre sur ses épaules. Elle s'est sentie prête au pardon un peu avant Marie-Claude. « Il fallait qu'elle soit prête pour que nous fassions les choses ensemble. Nos maris ont lutté ensemble.

Je voulais qu'il en soit ainsi pour nous. »

« Je suis la femme de l'assassin... » Manaki parle tout bas, très bas. « Je ne parle pas bien le français... » Cependant, même les plus éloignés saisissent ses paroles tant le souffle de ses mots laisse passer à la fois la souffrance et la délivrance.

Les paroles se succèdent, celles des enfants, celles de Daniel, et toujours la dimension du silence qui nous traverse. Mais un silence qui serait les prémices de ce qu'on entend dans la paix trouvée ou retrouvée après l'assourdissement des forces de turbulences et de souffrances.

Un proverbe kanak dit, « les grands arbres font du bruit quand ils tombent dans la forêt, mais on n'entend pas les jeunes pousses quand elles cherchent le soleil. » Un second arbre fut donc planté par les enfants Tjibaou et les "jeunes pousses" du plateau.

Non, nous n'oublierons pas ce jour-là.

Anne-Marie LETORT

## La longue marche vers le pardon

Après quinze années de deuil qui avaient déchiré et divisé la Kanaky toute entière, trois épouses veuves, trois mamans, ont voulu témoigner devant nous de leur longue marche difficile mais essentielle vers le pardon et la paix.

Aujourd'hui, 12 juin 2005, une nouvelle rencontre a lieu sur le plateau avec des familles kanak. Les tables couvertes de nappes blanches sont dressées pour l'apéritif et le repas. Cette rencontre qui en rappelle d'autres en ce même lieu, revêt cependant un caractère grave. Nous savons à l'avance qu'elle est à l'image des témoignages que nous entendrons cet après-midi. Devant le drame qu'elles ont vécu, les paroles de ces épouses seront à la mesure de leurs souffrances et de leur lutte pour l'indépendance de leur pays. Nous sommes venus nombreux pour être à leur écoute, dans une attitude de compréhension et de respect.

Marie-Claude Tjibaou, son fils Emma-nuel et sa compagne, Hnadrune Yéiwéné et son fils Steve, Manaki Wéa, Daniel Fisdiépas, quelques autres personnes kanak venues de Nouvelle Calédonie ou de Montpellier composent la délégation.

Malgré la distance qui sépare la Kanaky du Larzac, ces familles ont choisi une fois encore de faire ce long voyage jusqu'à nous. Depuis vingt ans, nous avons partagé les mêmes espoirs, les mêmes liens de solidarité. Elles sont venues nous dire leur longue marche lente, difficile, entre elles, une demande de réconciliation et de pardon au regard de l'histoire tragique qui est la leur et qui découle de leur combat.

Depuis 1984, le peuple kanak vivait dans un climat de tension extrême qui ressemblait à une guerre civile. Le 5 décembre 1984, au retour d'une réunion entre militants indépendantistes, sur le chemin qui les conduit chez eux, une embuscade leur est tendue par des opposants Caldoches. Dix militants kanak sont tués dont deux frères de Jean-Marie Tjibaou, leurs voitures sont incendiées.

Au cours du premier mandat présidentiel de François Mitterrand (1981-1988), la défaite de la gauche aux élections législatives provoque un remaniement ministériel qui conduit Jacques Chirac comme Premier ministre et Bernard Pons, ministre de l'Intérieur. Ce nouveau gouvernement durci ses positions face à la lutte menée pour l'indépendance. Exacerbés par de multiples provocations, des kanak prennent en otage cinq gendarmes dans une grotte à Gossanah, près d'Ouvéa. Au bout de quelques jours, le 5 mai 1988, le ministre Pons donne l'ordre à l'armée française d'envahir la grotte afin de libérer les otages. Une véritable opération commando ouvre le feu et tire sur les occupants, tuant dix-neuf Kanak et deux gendarmes.

Dans ce climat de terreur, la signature des accords de Matignon entre 1988 et 1989 a pour seul but de ramener la paix sur le territoire de la Nouvelle Calédonie, malgré l'espoir tant attendu par les Kanak d'une indépendance proche. La signature de ce compromis par les chefs indépendantistes est ressentie comme une trahison par certains membres du parti.

Un an après, 5 mai 1989. Dans l'enceinte de la grande chefferie de Hwadrilla, à Ouvéa, Jean-Marie Tjibaou, président du FLNKS et son vice président, Yéiwéné Yéiwéné participent à la cérémonie de levée de deuil des dix neuf kanak tués l'an passé à la même date. A l'issue de cette cérémonie, les deux présidents sont abattus à bout portant par Djubelly Wéa, armé d'un pistolet. Daniel Fisdiépas, alors officier de police judiciaire, chargé d'assurer la sécurité de Jean-Marie Tjibaou, use de son pouvoir en abattant aussitôt Djubelly Wéa. Ce dernier faisait partie de ceux qui avaient du mal à accepter la signature du compromis, car comme d'autres, il rendait le gouvernement français directement responsable de la mort de ses frères kanak.

Les deux présidents avaient fait beaucoup pour leur peuple. Ils n'ont sans doute pas été compris par tous les leurs. A partir de ce jour, pour eux une page se tourne, désormais les rapports seront différents. Ici au Larzac, nous avons eu du mal à maîtriser nos sentiments ébranlés devant ce nouveau drame qui endeuillait non seulement leurs familles mais tout le peuple kanak et nos liens envers eux se sont encore renforcés.

Au lendemain de cette tragédie, s'ouvre pour les familles endeuillées, une longue traversée du désert. Une marche porteuse de ressentiment, de questions sans réponse, de grand vide et de désespoir. Grâce à l'aide des églises protestante et catholique, après de nombreuses rencontres, elles ont peu à peu commencé à instaurer un long travail de réflexion, de réconciliation pour retrouver la paix, pour que vis-à-vis d'elles-mêmes et de leurs proches, pour que leurs enfants, leurs petits-enfants soient à jamais libérés de ce fardeau, pour que l'espérance renaisse.

Seize ans se sont aujourd'hui écoulés. Près de la cazelle, où Marie-Claude Tjibaou avait posé la première pierre un mois après la mort de son mari en 1989, les trois épouses endeuillées sont là, près de nous et se recueillent dès leur arrivée.. Aux côtés de Marie-Claude, Hnadrune Yéiwéné, l'épouse de Yéiweiné et Manaki, l'épouse de Djubelly Wéa. Nous sommes très heureux de les accueillir ici au Larzac et c'est pourtant elles qui nous accueillent sur leur terre kanak qui leur a été attribuée en 1988, où lors de cette fête, Jean-Marie Tjibaou avait planté un arbre.

Après le pique-nique, le moment est venu pour chaque famille de nous parler, avec leurs mots, avec leurs maux. Le silence se fait lourd, pesant, malgré une légère brise qui adoucit notre

émotion. On se sent comme suspendus au fil de leur langage. Chacun, chacune, tour à tour, témoigne sa douleur, son histoire personnelle et ce qui l'a conduit sur ce long et difficile chemin de la réconciliation et du pardon. On les sent émus et apaisés à la fois ; arriver à exprimer devant nous tant de souffrances les remet en éveil. Leurs paroles sont fortes et profondes. Pour beaucoup d'entre nous, l'émotion est à son comble. Moi, je me sens comme labourée de l'intérieur.

Par moment, leur visage s'éclaire, surtout celui de Marie-Claude et de Hnadrune. Pour Manaki, c'est plus difficile d'affronter le regard de nous tous, cette maman qui n'est pas sortie de sa tribu, de son village depuis quinze ans. Elle, qui porte sur ses épaules depuis tant d'années l'incompréhension encore palpable du geste de son mari. A son tour, elle nous parle du poids de sa souffrance depuis le drame, la tête baissée, humble, humiliée mais aujourd'hui cependant réconciliée avec ses sœurs. Vers la fin de son temps de parole, un rayon de soleil se pose sur sa tête, sur elle uniquement, comme un clin d'œil, comme une lumière qui viendrait lui dire que le pardon était partagé et que la paix pourrait désormais l'habiter.

Jamais encore, devant ces paroles de pardon, je n'avais assisté à une aussi belle leçon de vie!

Christiane BURGUIÈRE

## La parole nue

Un vent d'amour, de fraternité et de générosité a soufflé en ce dimanche après-midi sur le Larzac, ou plutôt sur la Kanaky du Larzac. Les veuves Tjibaou, Yéiwéné et Wéa, deux de leurs fils et Daniel Fisdépas, l'agent chargé de la sécurité de Jean-Marie Tjibaou au moment de son assassinat nous ouvrent leurs cœurs et viennent partager avec nous leur chemin pas à pas vers le pardon et la réconciliation. Ce sont les mamans qui parlent les premières : Marie-Claude Tjibaou, Hnadrune Yéiwéné, Manaki Wéa. Une parole douce, calme, émue. Mais une parole forte qui inspire le respect... le recueillement. Certains d'entre nous ferment les yeux, tous écoutent le cœur grand ouvert, conscients du cadeau qui nous est donné.

Assises simplement sur un tissu, elles sont entourées de leurs fils, Emmanuel Tjibaou, Steve Yéiwéné et de Daniel. « Pas de micros, pas de caméras s'il-vous-plaît. » Juste nos oreilles et notre cœur. Elles sont là pour partager la parole à la maison. Avec nous. Sur cette terre de Kanaky qui leur a été donnée par les gens du Larzac en 1988. Quand Jean-Marie était encore là, lui qui a planté ce premier arbre de la Liberté. Avant le drame. Avant ces quinze années de tourmente qui prennent aujourd'hui fin grâce au travail de ces femmes, de ces hommes de foi. Notre cœur se gonfle d'honneur. Honneur et humilité face à ces mots.

Et elles se mettent à raconter. Une longue histoire qui se termine bien et qui en dit long sur l'humanité. « On est simplement des humains avec un cœur qui saigne toujours et qui, malgré tout, fait des belles choses », dira Marie-Claude. Elles racontent les années de deuil, de tristesse où il fallait vivre, supporter la douleur pour les enfants (Hnadrune), de révolte (Marie-Claude : « j'avais un esprit de vengeance ») ou encore de rejet (Manaki et sa famille, écartée par tous, elle et ses enfants pendant quinze ans).

Deux ans après le drame, c'est elle qui entame la démarche pour demander pardon et faire un travail de réconciliation avec les familles Tjibaou et Yéiwéné. C'était alors trop tôt pour Marie-Claude. Tous les ans, la famille Wéa réitère la demande. En 1998, elle s'adresse au pasteur Jean Wete et au prêtre, le père Rock Apikaoua. Grâce à leur travail conjoint, c'est en 1999 que les

familles Tjibaou et Yéiwéné commencent à répondre. Marie-Claude avait conscience de la responsabilité de sa famille pour que la famille Yéiwéné accepte aussi (Hnadrune : « parce que Jean-Marie et Yéyé faisaient toujours les choses ensemble »). D'ailleurs sur le principe, Marie-Claude n'était pas contre, mais la bouche était d'accord, pas le cœur. Puis, c'est aussi pour les enfants. Si l'un des fils de Hnadrune joue avec les fils de Wéa, un autre lui dit un jour : « quand je serai grand, j'achèterai un pistolet et je tuerai tous les gens d'Ouvéa... » Il fallait réagir, rompre la chaîne du sang.

A commencé à ce moment tout un travail d'observation, d'écoute, « de manière à ce que le cœur s'ouvre », nous dit Marie-Claude. Un comité de réconciliation se met en place « pour pouvoir se regarder, se tolérer les uns à côté des autres ». C'est Daniel qui nous raconte toute cette organisation singulière : des premières rencontres à la création du comité puis les différentes cérémonies de pardon et de réconciliation rassemblant les trois clans en 2004. A Hienghène pour les tribus Tiendanite (de laquelle Jean-Marie était le chef) et Tenem (tribu de Daniel), à Maré (île où vit le clan Si Pula de la famille Yéiwéné), puis à Ouvéa (île où vit la tribu Gossanah de la famille Wéa). Car il faut considérer qu'en place de « familles » à proprement parler, il s'agit plutôt ici de clans, de tribus entières. On comprend alors à quel point du travail de Marie-Claude, Hnadrune et Manaki va découler celui de centaines de personnes, comme le dit Daniel qui se voit comme « le dernier maillon de la chaîne », lui qui a commis ce geste regrettable dans le cadre de sa mission de protection.

J'ai eu beaucoup de mal à me dépasser, mais j'y suis arrivée. « Au premier face à face, je n'ai pas pu parler, on a fait que pleurer » (Marie-Claude). « De rencontres en rencontres, les familles s'acceptent et font le pardon » (Daniel). « Rien que se dire bonjour, ce ne sont pas des petites choses faciles à faire, car avant on essayait de ne pas se rencontrer avec les gens d'Ouvéa, pas seulement de la tribu de Gossanah, mais de toute l'île. Maintenant on est assis ensemble, on mange ensemble, on rit ensemble. La réconciliation qu'on a eue est à la hauteur de la souffrance qu'on a portée » (Emmanuel).

Ces paroles, nous qui étions là assis autour d'eux à l'ombre des pins, nous les absorbons, nous n'en laissons échapper aucune tant elles nous font du bien. Nous sommes fiers d'avoir la chance de les entendre et Marie-Claude d'ajouter qu'ils ne veulent pas en parler à n'importe qui ou les jeter en pâture. Car elles sont comme un bien précieux et c'est pourquoi on vous les livre ici car on vous aime. Elle qui a vécu cela comme une bénédiction, comme s'ils étaient des élus.

Silence sous les pins. Serons-nous dignes d'un tel présent ? L'entendre, le comprendre comme il se doit est une chose. Et pas des moindres. Le faire germer en nous pour que leur histoire nous serve aussi en est une autre. Après ce moment hors du temps passé ensemble, de paroles en silences, de joies en émois, nous nous relevons, remplis de l'amour qu'ils ont su partager. Et c'est comme si chacun se retrouvait avec soi-même à se demander, « et moi, en serais-je capable, en suis-je capable, n'ai-je pas moi aussi des blessures, des douleurs, que je pourrais guérir par le pardon ? »

En conclusion, j'ai envie de transmettre une parole d'Emmanuel : « les grands arbres, quand ils tombent dans la forêt, font du bruit, mais on n'entend pas les jeunes pousses quand elles cherchent le soleil. »

Puisse cette journée passée avec vous aider les jeunes pousses du Larzac et d'ailleurs à trouver le soleil... Merci.

Catherine PIMENTA